N'oublions pas que l'auteur dédiait sa brochure à l'Académie de Lyon. Mais il n'est pas moins galant pour les Lyonnaises que pour la docte compagnie :

« *Le sexe est ici beaucoup plus beau qu'à Paris. Les femmes y ont de la fraîcheur, de la grâce et de cette finesse qui rend aimable jusqu'à la laideur. Leurs yeux sont très-expressifs, leurs gestes animés, leur langage doux et séduisant ; elles annoncent, dès leur plus tendre enfance, un esprit très-actif... Elles paraissent aimer beaucoup la parure, mais plus encore la propreté ; c'est donc en elles moins un projet de séduire qu'un besoin de plaire, qui relève le prix des autres vertus quand il est, comme ici, contenu dans les bornes de la décence. Les ménages y sont très-unis... »*

Impossible d'être plus flatteur ! Il est vrai que les femmes de la province étaient mieux conservées que celles de Paris ; elles menaient une vie moins dissipée et faisaient un usage plus rare ou nul du rouge, qui gâtait vite le teint. Quant aux vertus domestiques, « la corruption du siècle, très-intense sur certains points, ne les avait pas ébranlées aussi profondément qu'aujourd'hui dans la masse de la nation, et l'on s'exposerait à commettre de singulières erreurs en jugeant toute une époque d'après quelques scandales éclatants du grand monde (i). » Les Lyonnaises, bien élevées dans quelque couvent, comme le prieuré de Saint-Benoît, situé quai Saint-Vincent, gardaient généralement le respect du lien conjugal et le goût de la vie de famille. « Dans les hôtels du quartier Bellecour, bâtis par une noblesse généralement récente, à l'aide des richesses amassées aux générations précédentes dans le commerce, morcelés et disparus aujourd'hui devant la cherté croissante des em-

(i) *La vie de province au XVIII^e siècle*, par M. Anatole de Gallier, page 48.